ISBN 978-2-8399-4601-8

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation intégrale ou partielle fait par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contre façon sanctionnée par les articles
L 335-2 et suivant du code de la propriété intellectuelle.

Pascal Braissant

Philosophe par nature

Essai philosophique d'une philosophie vécue

Préface de Vladimir Loncar, Master en philosophie et histoire

«Nous avons idéalisé nous émanciper du principe chasseur-cueilleur en développant celui de civilisation, faisant dorénavant passer le monde du vivant pour le monde du sauvage, quand il n'a pas été domestiqué.

En définitive, aujourd'hui nous chassons un pouvoir d'achat dans un monde de proies que sont devenus nos semblables et nous ne cueillons plus des baies mais des privilèges.

Si être civilisé nous réduit inéluctablement à être domestiqué, laissez-moi retourner tranquillement à l'état sauvage, laissez-moi réhabiliter le monde du vivant!»

Pascal Braissant

Préface

Ceci n'est pas une œuvre de philosophie classique ou systémique, mais bien de la philosophie pratique, un vécu.
L'auteur qui assume cette « écriture spontanée », sans un parcours littéraire, ne se gêne pas à reconstruire des notions telles que individualisme, conscience ou bonheur.
Son style héraclitéen avance par aphorisme, métaphores et courtes allégories.
Peut-être la meilleure sentence pour résumer cette œuvre est, justement mise en avant par l'auteur lui-même :

« Aucun cri dans la forêt n'est dénué de cause. »

Il s'agit bien ici d'un cri dans la forêt du monde moderne, technocratique et, comme dirait l'auteur, hors-sol.
D'autre part, l'auteur assume un aspect mécanique, qui se veut respectueux du principe de causalité, et même démocritéen.
Cette rencontre entre les aphorismes du vécu et le respect des principes de causalité, c'est ce que l'auteur nomme existentialisme, en prenant résolument une position personnelle, tout en se référant à un universel plongé dans une enfance commune.
La sincérité et le vécu d'une philosophie qui est le contraire de la théorie, la certitude que tous les aphorismes sont ancrés dans le réel de l'expérience, sont la principale force de cette œuvre née de, et qui porte en elle, l'inspiration, et qui nous incite à nous rapprocher du sol.

Vladimir Loncar

Préambule

Une vie bien remplie par la recherche des principes de l'autonomie, un temps imparti pris en considération comme tel et investi en primeur pour un foyer, une quête permanente de cohérence,… ainsi s'est avérée être agencée mon existence.

Ceci n'a pas été rendu évident en raison du système en place et des mœurs l'accompagnant.
La nature ne me l'a rendu digeste que par la lorgnette de la philosophie. Une philosophie qui s'est en quelque sorte imposée à moi par le biais des différents domaines que j'ai expérimentés tout au long de ma vie, qui pour la plupart ont été en lien direct avec la terre, le sol.
J'aurais tendance à dire que ceux-ci étaient porteurs à eux tous de ce que deviendrait ma philosophie et n'ont fait que de m'en imprégner.

Pour les initiés, je me dois de préciser que celle-ci s'avère être, dans les grandes lignes, à tendance matérialiste, épicurienne et stoïcienne, très ancrée dans les racines de ces courants de pensée.

N'ayant en définitive que peu lu, j'ai surtout vécu des expérimentations existentielles et sociales dûment choisies pour la plupart, qui m'ont nourri de beaucoup de connaissances et d'expériences.
À partir de tout cela, j'ai utilisé un outil avec lequel je me suis incroyablement senti à l'aise, l'expérience de pensée. Rien à voir avec une quelconque pratique ésotérique !
Pour ceux qui ne connaissent pas cet outil très utilisé par Einstein

entre autres, je vous suggère de chercher sur internet, où les informations ne manquent pas.
Il en a donc découlé énormément de réflexions, de développements et de constats. Les constituer est une chose, les exprimer afin de les proposer en est une toute autre.

La rhétorique s'est imposée d'entrée mais ne suffisait pas.
L'écriture est assez rapidement venue la complémenter par nécessité et évidence.

Elle m'a permis dans un premier temps de structurer ma pensée qui se révélait précocement très arbustive.
Dans un deuxième, de pouvoir rédiger ce qui suivra dans la lecture de ce premier essai.

N'étant pas prédestiné à la littérature, l'écriture dite ordonnée ou structurée à l'avance s'est avérée peu adaptée à mon mode de fonctionnement naturellement empirique (et croyez moi, j'ai essayé !).
J'applique donc, depuis toujours un principe d'écriture dite spontanée, ce qui m'impose en quelque sorte de vous communiquer ce qui va suivre de façon un peu pêle-mêle.

Mais avant d'y venir, je voudrais tout d'abord rendre hommage à tous ceux qui m'ont inspiré tout au long de ma pérégrination existentielle.
Ils auront été des rencontres plus ou moins brèves pour certains et plus pérennes pour d'autres, mais tous avec leur paquet d'enseignements.

Il y aura eu des gens de ma famille comme ma grand-mère paternelle, mon grand-père maternel, mon oncle Philip, un homme incroyable qui m'a appris une chose, qui pour moi, s'est avérée primordiale :

«Le respect de moi-même par le plaisir d'œuvrer.»

D'autres qui étaient des paysans de la vieille école, celle qui leur a imposé à minima d'avoir les pieds dans le sol.

De ceux-là, je me dois de citer Théo et sa femme Mirta, mais aussi toute la famille Moret du même village où j'ai débuté mon foyer et l'apprentissage de l'agriculture.
De ce monde de la terre, s'y ajoute Jean-Jacques, Edouard, la famille Barras, Charlie, Georgy et André et bien évidemment Frédo et Jean-Luc qui ont été bien plus que des maîtres fromagers.
Il y en a eu tellement en définitive. J'en prends conscience à en faire la liste qui ne sera jamais complète.
À celle-ci il me faut rajouter encore mes amis Tim et Valentin avec qui je partage énormément mes idées et qui n'ont de cesse de les enrichir par leurs propres expériences.

Pour conclure cette liste, voici quelques noms de la littérature m'ayant inspiré, Mosanobu Fukuoka, Henri David Thoreau, James C. Scott, Raoul Vaneigem, Ivan Illich et quelques autres.

Encore merci à tous!

Bonne lecture à vous chers lecteurs !

Fondements de ma philosophie

Les fondements de ma philosophie impliquent non pas le mal et le bien (noir-blanc) mais une simple rugosité existentielle que nous avons la possibilité de vivre de façon digeste par le cautionnement du bonheur, que je considère comme unique et commun à tous.
Ce cautionnement passe par la culture des plaisirs simples (toujours multiples et subjectifs) que l'on peut définir dans le cadre éthique suivant :

« Penser à soi (plaisir) afin de mieux penser aux autres. »

Ces fondements découlent de ce qu'est la philosophie pour moi au sens large, dans la définition la plus précise qu'il m'est possible de vous proposer et que voici.

Tout d'abord, deux distinctions fondamentales :

1. Il y a ce que sont les choses, les principes, les mécanismes, etc., et comment nous les vivons.

2. Par la conscience qui nous habite, il y a notre soi et ce qui l'entoure.

Être philosophe dans l'âme, c'est être naturellement sensible à la distinction première.

Philosopher, c'est dans un premier temps comprendre la relation entre les deux principes de la première distinction.
Comprendre pour ma part que ces deux principes sont donnés, déterminés. Mais aussi, ce que sont les choses, les principes et les mécanismes ne portent en aucun cas un sens incluant un aspect de valeur morale à proprement parler. Nous leur en induisons arbitrairement pour pouvoir les vivre, mais concrètement il n'y en a pas.

Cet aspect de l'univers, quand nous le vivons, est en quelque sorte ce que je nomme, l'existence. La vie au sens générique, incluant le vivant et l'inerte, l'organique et le minéral, et les émotions.
Nous considérons toujours l'existence de façon ambiguë.

Parfois elle paraît être notre alliée et d'autre fois, notre ennemie. Parce que tout bonnement elle nous fait vivre des joies et des peines, soit des émotions.
Celles-ci sont le produit de toute interaction que nous vivons par principe de stresse, au sens large.
Toute émotion est l'expression d'une chose vécue, qui s'est donc passée.

«Aucun cri dans la forêt n'est dénué de cause.»

Cette compréhension permet, dans un second temps, d'élaborer différentes idées de relations possibles entre son soi et ce qui l'entoure, afin de vivre son existentiel de la façon la plus digeste.

Vivre comme un philosophe, c'est défendre une idée de relation entre son soi et ce qui l'entoure que nous avons élaboré, ou qui a été élaborée.

On la défend de deux manières :
Sans démonstration, mais uniquement intellectuellement, le cul

dans un fauteuil en cuir d'une université ou autre et donc totalement hors-sol.
Ou alors en la vivant, par principe de démonstration, d'exemple, les pieds dedans, ce qui nous permet de continuellement la peaufiner, tout en la défendant intellectuellement avec des démonstrations factuelles, version : je t'explique tout en te faisant démonstration.

Il y a ce que sont les choses, les principes et les mécanismes, établis sur un principe de causalité, que l'on nomme en philosophie matérialiste, le déterminisme.
Il y a ce que nous pouvons y trouver à le vivre un temps, c'est l'existence.
Et il y a ce que nous y trouvons personnellement à le vivre un temps, qui est ce que je nomme l'existentiel.

J'aimerais proposer un dessein qui est mien, illustrant un rapport entre ce qui est et comment nous le vivons :

Prenons l'enfance, nos petits, comme nous avant eux, vivent celle-ci de façon totalement naïve, impliquant naturellement beaucoup d'idéalisme. Et pourtant cette enfance se vit en quelque sorte posée sur le fil de vie parental, lui-même impliquant, à contrario, beaucoup de pragmatisme.

Nous pouvons comparer dans cet exemple, l'enfance à la manière dont nous vivons ce qui est, et le fil de vie parental, à ce qui est.

Nous avons tous été des enfants un jour, nous sommes tous nés avec cette nature totalement idéaliste due à notre naïveté infantile. Les parents sont censés accompagner leurs enfants dans cette enfance pour les imprégner de leur pragmatisme afin d'atténuer suffisamment leur part d'idéalisme, pour qu'ils soient prêt à se confronter à l'existence et sa crudité vécue émotionnellement… et donc à quitter un jour ce fil parental pour tisser le leur.

À la suite de cette enfance, nous aurons à vivre notre vie d'adulte, qui se fera irrévocablement emboîter le pas par notre mort.

Je pense qu'il serait pertinent de considérer cette vie d'adulte comme une aubaine pour mener une existence volontairement les pieds dans le sol.
Ceci nous permet d'acquérir suffisamment d'humilité afin de nous barder a minima de pragmatisme, pour, à la fin de notre vie, nous présenter face à notre mort de la façon la plus digeste.
Parce qu'elle n'a pas de raison morale en soi, elle est un pure produit de ce que sont les choses, les principes et les mécanismes... totalement déterminée.

On pourrait idéaliser la mort et lui concéder des raisons morale. Mais le problème, c'est que notre propre morale pourrait la définir et donc, sous prétexte que nous ne voudrions pas mourir demain on pourrait repousser celle-ci à l'infini.
On constate bien une mise en culture de concepts d'absolu et pour notre monde qui est fini, ceux-ci sont des apories.

Le bonheur, un équilibre global

Le bonheur est unique, on peut le comparer à l'équilibre global dans le monde du vivant :
il y en a qu'un ! On le cautionne, ou pas !

La sagesse

Pour moi, la sagesse, c'est ce qui nous permet de rapprocher nos vérités au plus près de la réalité. Par conséquent, elle nous permet de vivre la rugosité existentielle de façon digeste, voire carrément délectable par moment!

P.S.: Nous nous construisons un tas de vérités, chacune imbue de subjectivité, nous permettant d'accepter tant bien que mal la réalité bardée de sa crudité.

La réalité est la même pour tous!

Absolu

«C'est notre propre finitude au sein d'un univers
de finitudes insaisissables qui nous fait vivre
une impression d'absolu.
Vu qu'une impression ne peut-être que subjective,
nous ne devrions pas oublier qu'une impression
ne peut-être raison.»

Finitude VS absolu

Dans un monde d'absolu tous les éléments sont dissociés les uns des autres. Ils ne sont liés qu'à eux-mêmes et sont réduits à n'exister et à ne se réaliser que par eux-mêmes.
Principe ayant aucun sens commun!

A contrario, dans un monde de finitude, les éléments sont intrinsèquement interdépendants. Ils sont étroitement liés aux autres éléments pour se réaliser et obtenir la certitude d'exister.
Principe dépendant d'un sens commun!

Rêve et fantasme

«Quand on dénue un rêve de ses idéaux, il nous reste l'accomplissement d'un projet et tout ce qui en découle de jouissif. Quand on dénue un fantasme de ses idéaux il ne reste rien. Le fantasme n'est qu'idéal!»

P.S: On peut comprendre que la dose d'idéaux accompagnant un fantasme est absolue alors que celle d'un rêve est limitée. Limitée par la raison, parce que seule la raison institue des limites à toute appréhension[1] impliquant souvent des absolus, que l'on nomme un fantasme.

1 Appréhender au sens philosophique: saisir avec l'esprit.

Cadre vertueux de l'idéalisme

Si l'idéalisme existe, quelle serait sa vertu autre que celle de nous générer un élan pour oser?

Apprivoiser ses émotions

« Tout chemin de compréhension (de raisonnement)
nous donne la possibilité de ne plus être sous l'influence
totale de nos émotions. »

Nos émotions altèrent notre capacité de réflexion, influent sur notre regard, notre considération des choses !
C'est à partir de ces trois éléments que nous sommes censés comprendre.

Essayez donc de choisir entre ceci ou cela quand vos émotions vous voilent la face sur ce que sont en grande partie ceci et cela !

« Pour choisir au mieux entre ceci ou cela, il nous faudra
au préalable connaître au mieux ceci et cela ! »

Bien évidemment, tout ceci n'a pour but que de comprendre ce phénomène des émotions qui nous impacte, et en aucun cas de cautionner l'idée de faire en tout temps sans elles !
Tout au plus je préconise de les apprivoiser afin de ne pas les subir en permanence.

L'amitié

« L'amitié ne peut se vivre que dans la promiscuité et l'acceptation de celle-ci. »

Croyance et religion, tradition et culture

Ne confondons pas croyance et religion et ne confondons pas culture et traditions !

Les croyances « primitives » sont intrinsèquement liées au quotidien usuel des groupes concernés et donc aux besoins de leurs membres en tant que vivant. Elles s'inscrivent dans leurs traditions, elles-mêmes reflet de leur quotidien et de leurs besoins.
On peut dire que les croyances vivent une réelle amitié avec les traditions.

La religion est ce que devient toute croyance qui se lie à un principe d'État (de fourmilière) afin d'espérer devenir la croyance dominante (aspect de domination).
Cette domination s'exécute dans un terreau initialement constitué d'une multitude de croyances, une diversité suffisamment complexe pour s'être avérée salvatrice.
Mais le résultat de cette domination en est un appauvrissement tel, que nous en sommes arrivés à un mode de monoculture de la croyance, et celle-ci, devient une religion.

Petite parenthèse, le principe de monoculture de tous les aspects de notre existence est inhérent à tout principe de rationalisation de celle-ci.
Quand nous avons choisi d'instaurer le modèle de société fourmilière pour notre espèce, il s'est avéré être indécrottable du principe de rationalisation.
Nous aurons fini assez rapidement par mettre la rationalisation en totale monoculture. S'en suivront la monoculture des idées, la

monoculture agricole, la monoculture éducative, la monoculture de l'individu, etc.

Fermez la parenthèse !

La culture, quant à elle, est un substitut unique à tout un terreau de diversités traditionnelles, une sauce non pas créée par le quotidien des badauds et leurs besoins comme le sont les traditions, mais que l'État crée de toute pièce pour faire cohabiter deux éléments intrinsèquement pas faits pour cela. Notamment, le principe monoculturel rationaliste souhaité par l'État dénué d'état d'âme et la morale de sa religion instituant elle-même le principe d'état d'âme.

En définitive, la culture ne vit pas d'amitié avec la religion ; elle cautionne la quête du pouvoir de celle-ci et de l'État.
Mais nous pouvons constater que la religion et l'État se sont toujours comportés comme des ennemis se battant pour avoir le pouvoir du pouvoir et ne cohabitant que par compromission mutuelle.

Les civilisations

Je vois toute civilisation comme une dérive claire des organisations sociales de notre espèce, apparemment récurrente et inévitable depuis peu, suffisamment lente dans son instauration pour que nous n'en tirions aucun enseignement depuis.
Il en résulte seulement l'envie d'appliquer le principe d'échappée par le haut.
On nomme cela un principe de surenchère!!

Trop souvent, j'entends des scientifiques, des spécialistes de tout acabit et même des enfants HPI du genre ultra-surdoués et stars du moment, nous expliquer qu'il est bon de nous comparer à des fourmis et notre société à une fourmilière, ce que sont en définitive toutes nos sociétés autoproclamées civilisées dans leurs gestions.

Grave, ... très grave erreur!

On nous demande, plus que jamais, de nous résigner à définitivement nous autopersuader que nous sommes des fourmis pour coller au modèle fourmilière prétentieux et contre nature de nos états.

Une société humaine est toujours composée de plusieurs foyers venant à la constituer, au contraire d'une fourmilière qui elle, se compose que d'un foyer, parce qu'elle ne contient qu'une femelle reproductrice.

«N'oublions pas, la maman, est le centre de tout foyer!»

Pour notre espèce, je le rappelle, tout commence par des foyers (des nids) qui forment des groupes (colonies) et qui, en de rares occasions, quitteront leur groupe pour en créer un nouveau ou en rejoindre un autre.

Aucune croyance primitive n'a autant été prosélyte que toute civilisation couplée à sa religions d'État.
Bien au contraire!

Le prosélytisme qui pour moi s'apparente à un principe de colonialisme, en est la pierre angulaire.

P.S. J'ai clairement conscience de peindre le diable sur ce que nous voyons comme être la panacée de nos constructions, à en oublier celles de nos foyers.

La vie… la mort

«La vie est tout au plus un temps qui nous est imparti[2].»

À nous de savoir si nous l'investirons pour ce que je nomme participer à la danse commune ou pour devenir des adolescents puérils qui n'ont vocation qu'à littéralement « foutre le bordel » dans celle-ci.

J'entends par danse commune ce monde du vivant, toujours en mouvement, régi par la biologie et les lois de la physique, interconnecté par un principe de complémentarité et soumis à une mécanique de perte et de gain (ce que l'un perd, un autre le gagne) affirmant le principe de finitude global de notre univers physique.

«La mort, c'est juste la fin qui justifie ce temps fini qui nous est personnellement imparti.»

Pour toutes les croyances qui nous parlent d'un concept d'incarnation ou d'une vie après la mort et que je respecte sans aucun problème, je vous propose un autre angle qui est le mien et qui n'engage que moi.

2 Imparti : prévu pour… / Temps imparti : temps fini et prévu pour…

Je pense réellement que factuellement nous avons la possibilité de laisser la meilleure partie de nous après notre mort, et cela de deux manières.

Premièrement, c'est un fait que quand nous procréons naturellement par principe d'hybridation, les gènes de la maman et du papa sont transmis à l'enfant (il les enrichira avec ses propres gènes que l'on nomme propriétés émergentes), ce qui irrévocablement laissera l'une des meilleures parties de chacun de nous : nos gènes.

Rappelons que procréer ne se limite pas à mettre au monde, mais à mener sa progéniture à son autonomie en tant que vivant.
C'est donc, dans cette démarche de construction de nos enfants que nous aurons la possibilité de laisser une autre des plus belles parties de nous-mêmes : nos valeurs acquises et cultivées.

De plus, Ramsès 2 disait à juste titre :

« Ce qui reste de nous, c'est ce que l'on a construit. »

… ce qui a fait de lui un grand constructeur.

Ce pendant, je pense très sincèrement que les plus belles constructions du sapiens ne sont pas des pyramides, ni des basiliques, ni des cathédrales et encore moins des États ou des barrages pharaoniques, mais le foyer !

Pensez-y : bien avant que l'on construise des États ou des pyramides, nous avions construit des foyers.
Et depuis, nous n'avons jamais construit d'État sans devoir toujours construire des foyers.

Tout État qui néglige ceux-ci s'écroule, quelles que soient ses autres constructions en cours, missile hypersonique, IA ou même wokisme !

Le démantèlement des foyers

Le foyer, la plus belle et la plus primordiale des constructions du sapiens (et de beaucoup d'autres espèces), a subi dans l'histoire récente de notre espèce un démantèlement indissociable de tout ce que sont et ont été les systèmes d'État, d'empire (systèmes fourmilières) et autres que les systèmes claniques n'excédant pas 100 à 120 individus.

Petite parenthèse: si je mets souvent ce principe clanique en perspective avec d'autres systèmes du type fourmilière, c'est pour montrer que nos limites sociales nous imposent un changement d'état du dit groupe au-delà de 100 à 120 individus.

Tranquillement, mais sûrement, certains protagonistes se sentiront, dans un premier temps, plus acteurs dans le groupe et finiront par ne plus se sentir être considérés comme tels par les autres. Parenthèse fermée.

Un attribut fondamental des systèmes claniques en question est le rapport tout particulier au foyer. Il en est le centre!
Dit autrement, les foyers du groupe en sont la pierre angulaire. Ils seront la dernière chose à compromettre.

Ceci posé, parlons de ce démantèlement et de sa mécanique.
Si les différences entre femelle et mâle ont été cultivées et affûtées pendant des centaines de milliers d'années pour faire valoir la complémentarité, c'était afin d'assurer la construction d'un foyer et sa pérennisation.

Au moment où le groupe devient une «fourmilière», le mâle ne partira plus défendre son propre foyer, mais celui de la fourmilière et sa reine.

Voyons la différence fondamentale entre les deux intentions!
Les uns défendent leur propre foyer, les autres seront amenés à défendre le nid de la fourmilière (de l'État), à en négliger leur propre foyer.

Le jeu d'échecs est représentatif de nos modèles de type fourmilière et n'a aucune pièce représentant nos foyer.
Alors, si le roi est le souverain d'un royaume que décrit le jeux d'échecs, il serait bon de se rappeler que dans la vrai vie…

«Le couple est au foyer ce que le foyer est à la pérennité de notre espèce: il en est le souverain.»

Digérons un instant!

Si, depuis toujours, le mâle a dû quitter le foyer pour sa défense, ce furent des temps où la femelle devait temporairement assumer seule ce qui l'était habituellement par complémentarité. Or ce que la complémentarité permet, seule la complémentarité le permet.
Seule, la femelle devait se démener pour faire au mieux.
Temporairement, on est fait pour se démener, nous avons une capacité de résilience. Pas de problème indigeste jusque-là!

L'indigestion va apparaître très récemment pour notre espèce, quand tout «système fourmilière» mettra au quotidien les mâles aux champs, à l'usine ou à la conquête pour chasser leur pouvoir d'achat et le défendre.

Démantelant du coup le foyer et faisant vivre à leur femelle tout un temps non plus à se démener, mais de totale galère.

Celui-ci durera suffisamment longtemps pour laisser des stigmates bien visibles encore aujourd'hui dans les dénonciations féministes.

Ce sera le temps que la société adapte, avec sa technologie, l'agencement des foyers pré-mono-parentaux après guerre, soit, pendant les fameuses Trente Glorieuses.

Mais tout ne s'arrête pas là : à peine trente ans et nous démantelons définitivement le foyer en exilant la femelle de celui-ci pour la mettre à courir, elle aussi, après un pouvoir d'achat, grâce entre autres, à la tertiarisation des professions.

Or les pouvoirs d'achat ne connaissent que la compétition entre eux. Ils ne sont en rien complémentaires pour l'individu, mais uniquement pour la fourmilière, comme le sont les pièces d'une machine à celle-ci.

Nous voilà donc en compétition, avec chacun un pouvoir d'achat et plus de foyer à la clé.

Nos inquiétudes face à l'oisiveté

Tous les systèmes d'État rationalistes ont combattu l'oisiveté pour ne nous faire prévaloir que le labeur.

Ce rationalisme souhaité impose une décentralisation des pouvoirs initialement entièrement dans nos mains, à savoir, les pouvoirs de penser ce que nous voulons faire et de le faire.

Ledit système se réserve la pensée, la réflexion, l'otium (oisiveté) et nous impose l'unique tâche du négotium, du labeur.
Nous aurons perdu à ce moment-là la possibilité de savoir pourquoi nous faisons.

Nous retrouvons là une caractéristique fondamentale du concept d'esclavage et de domestication!!

Si certains process ne peuvent être réalisés que par le partage des tâches, d'autres ne le peuvent. Il y aura toujours un ensemble de choses que nous seuls pouvons faire, comme notre travail de parents qui ne peut être partagé et encore moins avec un truc comme l'État.

Rassurons-nous, en définitive la nature ne nous laisse pas la possibilité de ne rien faire ou alors c'est la mort!
C'est sans compter qu'elle a choisi l'envie, un outil d'une capacité de virulence extrême, pour que l'on soit mené au mieux à répondre à nos besoins, ce qui, par conséquent, nous maintient en mouvement et donc nous empêche fondamentalement de ne rien faire. On est contraint de toujours faire pour être vivant!

A contrario, la nature nous incite, ou tout au plus nous convainc par principe d'enseignement, de ne pas trop en faire!
Le problème est que…

« Tout enseignement a plus vocation à nous secouer qu'à nous brosser dans le sens du poil. »

… ce qui, en tant que grands enfants, nous rebute!
Alors, aucun scrupule à en faire trop, je dirais même que c'est devenu notre devise que d'en faire trop.

N'oublions pas que le monde de finitude au sein duquel nous nous trouvons se définit par des limites en bas et en haut!

Agencement de nos existences

«Le micro-onde n'a de raison d'être que dans un monde mal agencé.»

Attaquez-vous à cet agencement et votre voiture, l'école pour vos enfants, vos écrans et même vos addictions les plus puériles n'auront pas plus de raison d'être, dorénavant, que votre micro-onde.

C'est bien notre société technophile qui organise notre agencement de vie et nous y souscrivons.

Nous, parents, vivons comme un paradoxe le fait de devoir choisir si des écrans doivent êtres mis dans les mains de nos chérubins, tout en sachant qu'ils ont pour effets de bloquer nos enfants dans leur enfance tout autant que de se rendre comme indispensables à leur future vie d'adulte.

Ce genre de paradoxe est tel, que nous sommes, sur le fait, totalement aveuglés par nos émotions. À en oublier qu'en définitive, nos enfants ne grandiront jamais. Ce n'est pas une vie d'adulte en soi qu'ils vivront plus tard, mais une vie d'adulte puéril, soit une vie de grand enfant encore moins responsabilisé qu'un enfant. N'oublions pas que les enfants sont soumis à une naïveté leur interdisant une déresponsabilisation abusive.

La naïveté de l'enfance VS adulte puéril

Est-ce-que la naïveté d'un enfant est bardée de la même déresponsabilisation que l'idée d'incrédulité d'un adulte puéril d'aujourd'hui, incrédulité dénuée totalement d'humilité?

Je ne le pense pas!

L'un ne sait foncièrement pas, tandis que l'autre sait que trop bien.
Dès lors s'interpose, pour l'équilibre psychologique de ce dernier, le déni.
L'enfant est censé, d'ici son adolescence, transcender sa déresponsabilisation liée à sa naïveté afin d'acquérir par «enseignement adéquat «une responsabilisation, seul terreau de l'altruisme dont les racines sont l'humilité.
L'humilité s'avérant être le meilleur antidote au déni.
Oui, l'altruisme et l'humilité ne sont généralement pas innés, ils s'acquièrent définitivement en moyenne que vers 12-13 ans, soit au début de l'adolescence.

Il nous reste à définir ce que serait un «enseignement adéquat».
Tout d'abord il nous faut un cadre. Mais permettez-moi d'y revenir plus tard.

Dans ce cadre, les protagonistes prépondérants sont les enfants et les parents, dans un premier temps.

Comme je l'ai développé dans d'autres chapitres, nous ne naissons pas autonomes dans notre espèce sapiens.

La responsabilité minimum et donc le travail des parents géniteurs, dans le cadre susnommé, est d'assumer cette prise d'autonomie de leurs enfants en tant qu'êtres vivants et non simples numéros de sécurité sociale. Tâche me semble-t-il plus adaptée à ce que sont intrinsèquement les dits protagonistes concernés.

Il en découle que pour assumer cette tâche les parents doivent être là, au foyer.
Ce sont eux qui ont été fondamentalement faits pour cela. En aucun cas un État, une école, une maman de jour ou des robots ménagers. Pourtant, les parents ont été amenés à quitter le foyer et leurs responsabilités.
Ils sont aujourd'hui pour la majorité des chasseurs de pouvoir d'achat et les mamans de jour, l'école et consort sont les parents de substitution.

Maintenant, venons en au fameux cadre.
Pour mieux vous en parler, je vous propose une analyse sur le monde des poules, les gallinacées.

Depuis mes 20 ans, j'ai toujours eu des poules. Mais il y a quelques années, en observant oisivement mes poulettes, je fis un constat éloquent.

Ayant des poules naines cohabitant avec de grosses poules, je constate qu'en temps normal, malgré clairement des clans autour des quelques coqs, tout le monde se mélange généreusement la journée.
À savoir que mes poules sont toute la journée en liberté dans la Clairière.

Mais tout change ce jour-là sous mes yeux!

L'équipe des poules Chabots (naines), venait ce matin là, pour la première fois, de sortir avec leurs trois nouveaux marmots du

nid où, quelques semaines auparavant, ces derniers venaient de naître.

C'est là où je constate que le cadre est initialement très étroit dans sa configuration.
Les trois rejetons, tout près de la mère, près à se cacher sous celle-ci au moindre signe de danger. Le père, juste à côté en alerte maximum.
Dans la périphérie directe, les tatas prêtes à voler dans les plumes de tout chat, chien, poule et même oie qui s'approcherait trop près. Même moi!

C'est dans cet agencement étroit que les parents, avec l'aide du clan, vont s'assurer que les petites éponges que sont leurs trois petits, ne s'imbibent d'un tas de choses inutiles dans un premier temps, tout en leur inculquant des fondamentaux, dont certains essentiels pour qu'ils soient au plus vite capables de trier par eux-mêmes ce qui finira par les imprégner.

Au fur et à mesure de l'acquisition de ceux-ci, le cadre s'ouvre gentiment de semaine en semaine, jusqu'à en arriver à s'appuyer sur celui de la biologie, soit du vivant.

Les voici dorénavant autonomes en tant que vivant. Plus précisément les voici prêts à se confronter au monde du vivant pour réaliser à leur tour un nid, un foyer.

Sans vouloir faire de l'anthropomorphisme, j'aimerais retenir deux éléments que les poules nous démontrent.

Le premier est cette caractéristique particulière du cadre d'être adaptable en tout temps à la prise d'autonomie des petits. Il n'est pas figé comme le sont ceux d'un État de droit et de ses lois.

Le deuxième est qu'il est indéniablement très étroit au début.

Rendu très étroit par une présence parentale au foyer et une implication certaine de ceux-ci. Mais cela est tout aussi indéniablement et parfaitement adapté au fait que nos petits, tout comme ceux de la poule, sont de véritables éponges.
Critères me semble-t-il très notables que nous avons clairement occultés, à partir du moment que la majorité des parents ont déserté les foyers et mis entre les mains de leurs chérubins très très tôt des écrans, imbibant dès lors nos éponges d'addictions.

Idée insupportable

«J'ai l'idée quasi insupportable que nous disons aimer
un tas de chose que pour une infime partie de ce qu'elles sont.
À peine avons-nous dit j'aime ceci ou cela
qu'un "conditionnel spoliateur" de la nature même
de toute chose s'impose et devient plus important
que ce que nous disions aimer initialement.»

Un temps pour tout

Je vais vous parler d'un temps qui met à contribution autant notre patience que notre capacité à être opportuniste face à ce qui ne peut être omis pour notre développement biologique primordial.

Je fais référence aux différentes acquisitions indispensables pour devenir ce qu'ont prévu les principes et mécanismes biologiques nous ayant donné vie.
Je ne vous parle de rien d'autre que ce qu'on nomme habituellement les stades de développement de l'enfance, de l'adolescence, de l'âge adulte et de la vieillesse.

Nous ne faisons pas partie des éléments vivants naissant autonomes.
Cette autonomie est composée d'une multitude d'outils qui sont complémentaires et accessibles dans un ordre bien précis, parce que certains ne pourront être acquis que si d'autres le sont au préalable.

Une autre particularité de ces outils est qu'ils ne seront acquis que dans des environnements sociaux particuliers.
Je vous parle là, d'environnement découlant d'une organisation bien particulière fixant celle-ci à un cadre défini non pas par les individus mais par ce qui les entoure, soit la biologie ainsi que les lois de physique qui la régissent.

Pour mieux comprendre, voici un exemple d'actualité.
Nous abordons depuis peu des concepts idéologiques sociétaux nous amenant à faire choisir arbitrairement sa sexualité à un ado-

lescent, alors que celui-ci est censé avoir vécu des partages dans son quotidien d'enfant au sein d'un foyer afin de découvrir non pas ce qu'il veut être, mais ce que la biologie a voulu qu'il soit. Il est censé consacrer son adolescence à la construction de cette sexualité offerte et non pas souhaitée, voire fantasmée.
Fantasmée, parce qu'en définitive, ce ne sont pas avec nos parents que nous vivons ces découvertes et constructions, mais avec les principes d'un système d'État.
Parce que nos parents, eux aussi, ont quitté le foyer pour ces fameux principes.

Qu'advient-il si l'enfance ne sert pas à découvrir ce que la nature a voulu pour nous sexuellement, l'adolescence à le construire et la vie d'adulte à utiliser cette construction pour ce à quoi elle a été destinée, la reproduction?

Qu'en est-il quand à l'adolescence et même à l'âge adulte nous en sommes encore à le choisir arbitrairement?

Et donc, peut-on espérer avoir réalisé tout stade prévu en un temps en tout temps?

Définitivement non!

Il y a irrévocablement un temps pour tout, parce que la seule chose que la vie nous donne, c'est un temps imparti, prévu pour..., à but de...

Alors, une société au sein de laquelle les adolescents et les adultes cherchent encore à définir arbitrairement leur genre, finira globalement par ne plus procréer, acte qui ne se limite pas uniquement à mettre au monde mais à amener sa progéniture à son autonomie en tant que vivant.

Une condition de misère

«Quand toute servitude se lit "Liberté"!»

Exemple: Nous voyons comme une liberté l'accès au marché du travail, à en oublier qu'il s'agit d'un marché d'esclave, de condamné.
L'étymologie même du mot «travail » nous le rappelle. Le mots latin «trepalium» désigne un instrument de torture. Il deviendra a au 12e siècle le terme «travailler» au sens propre de torturer un condamné.

P.S.: Cela en devient consternant quand on comprend que dans cette cohabitation par compromission mutuelle entre l'État et sa religion, c'est l'État qui nous torture physiquement et la religion (aujourd'hui la bien-pensance) qui nous condamne moralement en nous inculquant que nous ne serions que des pêcheurs ici bas. Là pour vivre une vie de pénitence (que l'État nous organise), afin d'expier nos péchés en travaillant pour le royaume, l'empire, l'État ou système de type fourmilière.

Humilité, mère des vertus

L'humilité découle irrévocablement de la finitude de notre univers et de tous ses principes. L'absolu en est démuni.

Ce sont des philosophies dites matérialistes, comme le stoïcisme, qui nous le font remarquer et nous proposent d'accepter cet univers de limite en cultivant l'humilité, comme intrinsèque au milieu naturel.

Dans la plupart des sociétés anciennes, les technologies de celles-ci étant, la grande majorité des sapiens tiraient eux-mêmes du milieu (du sol) leurs besoins au quotidien, au contraire de nos sociétés modernes (sociétés d'état) où nous passons quasi totalement par l'achat et la vente de services (principe hors-sol).

Le simple fait que nos sociétés du passé avaient grandement, voir pleinement les pieds dans le sol, ne leur donnait pas le choix que d'être à minima humble, n'ayant pas le choix que d'accepter une grande partie des limites de ce monde de finitude.

Il en découlait que la patience était la reine des vertus à cultiver quand celle de l'humilité était assurée à minima au préalable.

Les sociétés dominantes de l'ère moderne peuvent être considérées comme totalement hors-sol et donc à n'avoir que l'humilité à cultiver au préalable, avant de pouvoir remettre en culture des vertus comme la patience.
Et oui, même dans le monde des vertus il y a un cadre, soit des limites, soit un sens instituant des priorités.

Certaines ne pourront être cultivées que si d'autres le sont au préalable!

Je prétends donc, que l'humilité est la toute première vertu (clé), la mère dont toutes les autres naissent.

Pour étayer cela, je rappellerais que l'étymologie du mot homme (générique) et humilité est humus, qui désigne le sol!!
On est censé en avoir a minima pour être homo sapiens.

Même le concept de sapiens porte dans son étymologie le concept d'humilité.
L'adjectif latin sapiens dénote une intelligence régie par la raison servant la sagesse par un principe de prudence. Principe incluant l'humilité!

Nous sommes, sans humilité, devenus, il y a peu, homo domesticus. Une espèce comme toutes celles domestiquées, ne faisant plus démonstration d'une intelligence raisonnée par un principe de prudence incluant l'humilité, mais de celle d'une puérilité totalement exacerbée, découlant de notre principe d'existence totalement hors-sol.

Espoir

Pour tout projet il faut réunir un certain nombre de paramètres et d'éléments… et le temps nécessaire à cela.

Si nous sommes au clair pour les paramètres et les divers éléments, le temps, pour que tout converge, est bien des fois imprévisible.

C'est avec un principe d'humilité (stoïcienne) que nous acceptons que le temps mettra le temps qui lui faut pour que cette convergence s'exécute tout en cultivant de la patience.

Ceci est comparable aux prévisions météorologiques qui sont définies comme des systèmes chaotiques, imprévisibles!
Si l'on est pas sûr que le temps sera au beau demain, on reste confiant qu'il finira tôt ou tard par y être.
Nous ne sommes pas sans ignorer totalement, par empirisme naturel, que si les lois de physique sont immuables, les conditions physiques, elles, changent en tout temps.

Une autre manière d'aborder la question de ce temps nécessaire et de spéculer sur celui-ci.

J'en déduit qu'un espoir repose sur une chose à venir souscrivant à un principe chaotique ou impliquant a minima des impondérables et qui ne s'assoit pas sur la notion de temps.

Un faux espoir repose sur une notion d'hyper-idéalisme concernant toute chose que nous n'espérons pas, mais voulons prétentieusement qu'elle advienne.

Une spéculation repose sur une chose à venir souscrivant à un principe chaotique ou impliquant à minima des impondérables que nous occultons en spéculant sur un temps prédéfini arbitrairement, le tout sous l'égide d'une idée d'incrédulité totalement dénuée d'humilité et par conséquent emplie de prétention.

Temps et matériel

Si tu es plein de biens matériels superflus (de consommation), tu n'auras pas de temps à disposition.
Enlève tout cela, et il ne te reste que du temps!
Toi qui le cherches il est là!

Alors tu connaîtras l'ennui, cet état particulièrement salvateur capable de te mettre face à toi même.
Il me faut te préciser qu'afin que cet ennui te soit salvateur, il doit être choisi ou accepté, et non vécu par dépit ou imposition!

De cet état particulier en découlera un état encore plus particulier, encore plus salvateur: l'oisiveté.
Le seul état à partir duquel les choses autour de toi pourront te dire ce qu'elles sont par leurs rôles, parce que cela nécessite du temps, beaucoup de temps que tu as dorénavant!

Dès lors plus besoin d'induire arbitrairement en toute chose des valeurs subjectives, toujours loin de définir les choses pour ce qu'elles sont, mais plus proche de ce que l'on veut qu'elles soient.

Tout cela, bien évidemment, ne doit être qu'un équilibre à régir entre biens matériels et temps à disposition.
À comprendre, que proportionnellement, nous aurons toujours plus besoin de temps à disposition que de matériel superflu.
Plus besoin, pas envie, là est bien le problème!

Nous avons, il y a déjà un moment, entamé cette démarche d'induction à tout va. À tel point que nous avons conceptuellement

réduit à peu près tout à un bien matériel de consommation en acceptant que tout le soit pour un système consumériste auquel nous prêtons allégeance et nous nous affilions par conséquent.
Nourriture, vêtements, habitat, conjoint, conjointe, enfant, etc.
Donc, en définitive, nous même!

Nous en sommes à un stade où nous induisons ce qu'un système nous induit à induire.
Nous ne faisons capacité que de véhiculer mais certes plus de définir, d'apprécier et de pondérer en aval.

Bref... la simplicité volontaire est un long chemin!!

Concept de remise en place

Je remarque que rien ni personne n'est censé procéder à notre remise en place. C'est du moins une chose face à laquelle les gens s'offusquent de façon virulente.

Quand je dis rien ni personne, je fais allusion à nos semblables ou toute morale sensée, parce que depuis longtemps l'État de droit sous l'égide de la bien-pensance, est censés nous y tenir.

On ne va pas se mentir, c'est aussi adéquat que le panneau de règlement à l'entrée d'un bâtiment de cité. Tous deux sont bien loin d'avoir les moyens de cadrer le vivant. Parce qu'il s'agit bien de cela !

Ce constat m'amène à une question :

Comment la nature des choses maintient-elle le vivant à sa place ?

Je vois trois choses mises à disposition pour cela : l'envie, les lois naturelles et la sélection naturelle.

L'envie pour nous conserver en mouvement et pour que l'on réponde à coup sûr à nos besoins essentiels, les lois naturelles pour éviter un mouvement erratique ou chaotique et la sélection naturelle pour éviter tout glissement excessif en dehors du cadre des lois naturelles.

Petite précision, l'envie dénuée de raison est un fantasme et l'envie raisonnée, un rêve. Parce que la raison institue des limites.

Alors que l'envie a pour vertu de nous amener à répondre à nos besoins, le fantasme à la particularité de nous en éloigner, de nous maintenir en-dehors de la réalité dont sont originaires nos besoins.

Le rêve n'est pas pour autant dénué d'idéaux afin de créer l'élan pour atteindre un accomplissement et vivre tout ce qui en découle de jouissif, au contraire du fantasme qui n'est qu'idéal absolu et dont il ne reste rien après réalisation de celui-ci.

Dès lors, pour l'État, nos rêves ont été remplacés par le fantasme, les lois humaines de l'état de droit se substituent aux lois naturelles et la sélection naturelle, quand à elle, est évincée par des principes liberticides et coercitifs.

Je prétends que l'État a remplacé nos rêves par des fantasmes.

Un exemple qui me semble assez éloquent est que tout produit de consommation couplé à la mécanique publicitaire remplace nos besoins par des envies futiles et nos rêves par des fantasmes nous empêchant dès lors de faire appel à notre raison, tout comme dans un état d'addiction.

Nous devons, en définitive, faire avec la raison d'un système et l'intention qu'il insuffle à tous ces biens de consommation qu'il crée pour que nous les consommions.
Je parle d'intention d'addiction. Principe élaboré de façon très poussive par les publicitaires.

Pourtant, on considère depuis le 19e siècle que tout bien de consommation est neutre en intention. Seules les nôtres à leur encontre seraient responsables et donc condamnables.

L'État de droit institut des lois qui n'ont pour vertu que l'adaptation en tout temps à ses envies par le sacrifice de nos besoins,

en opposition aux lois naturelles qui elles sont immuables, définissent nos besoins, sont les mêmes pour tous et surtout sont incontournables, inévitables, incorruptibles.

Une autre caractéristique de celles-ci est qu'elles s'inscrivent dans un principe d'inertie nous permettant la reconsidération et l'anticipation.

Le problème de tout cela, c'est qu'initialement nous sommes censés, comme tout être vivant, être sous l'influence d'une condition générale. Or dans un état d'addiction nous ne sommes plus que sous l'influence de nos addictions, de nos émotions!!

Nous voici à présent servile à un système consumériste comme un drogué à sa substance (le fantasme) et à son dealer (l'État)!

Inertie

L'inertie de tout principe ou mécanisme nous entourant et nous impliquant, a fâcheuse tendance à mettre à rude épreuve notre patience, pouvant nous faire vivre des situations indigestes.

Afin de les rendre digestes, il serait pertinent de comprendre que toute inertie nous permet la reconsidération, de faire valoir une certaine notion de choix.

Réjouissons-nous!

Politique et philosophie

La politique s'apparente aux règles défendues et adoptées concernant toute gestion, que cela soit celle d'un groupe et, ou de l'individu.
Donc d'un commun et/ou de son soi.

La philosophie est l'élaboration de différents concepts de pensée établissant toute configuration de son soi par rapport au commun (ce qui nous entoure).

Elles sont initialement et intrinsèquement liées, mais bien souvent, nous pavoisons sur une politique en place ou souhaitée en fantasmant la philosophie l'accompagnant au point de nous créer une vue paradoxale de la situation.

Si nous pouvions conscientiser la véritable philosophie d'existence découlant de nos choix politiques globaux, nous pondérerions mieux à quel point l'hédonisme et le nihilisme totalitaire dominent aujourd'hui, avec leurs racines que sont nos déresponsabilisations, bien ancrées dans leur terreau de prédilection, composé de ce doux mélange d'individualisme, de nombrilisme et d'égocentrisme.

Opportunisme d'aujourd'hui

«Qu'est devenu l'opportunisme aujourd'hui
quand toute opportunité n'a vocation qu'à être supplantée
par une autre?»

Concept d'utilité

« Toute chose n'est utile qu'à son but. »

Il serait nécessaire de définir l'utilité qui est un point de divergence en philosophie.

On fera une distinction quand on différencie celles qui s'affilient à un principe de nécessité.

J'aime nuancer le concept d'utilité ainsi :

Toute chose qui s'avère finalement nous avoir plus servi que desservi pour répondre à nos besoins élémentaires du quotidien (nécessités) en tant que vivant et non numéro de recensement.

Ce qui détermine le but à partir de là, c'est la biologie. C'est elle qui a fixé nos besoins élémentaires, point final.

La primauté de l'énoncé

Depuis tout petit je m'entend dire que je dois craindre un dieu, craindre mon père, craindre mon instituteur.
Oui, à mon époque, nous n'avions pas encore totalement fini de démanteler la vocation des enseignants et autres piliers de la société qui nous précédait.

Reconsidérons l'énoncé :

La seule chose en définitive que nous nous devons de craindre est tout au plus l'une des nombreuses facettes découlant de l'enseignement d'un dieux, d'un père ou de celui d'un instituteur, celle des conséquences.
Conséquences qui impliquent des causes et qui nous placent irrévocablement face aux responsabilités qui sont nôtres.

Je prétends que d'avoir énoncé pareillement les choses, pendant tant de générations, a fini par ne plus nous mettre face à nos propres responsabilités directes mais face à celles d'un système fourmilière ou d'autrui et d'en faire des nôtres tout au temps des patates chaudes.
En définitive nous avons créé un monde où toute responsabilité est devenue une patate chaude.

Dans un monde fini, toute déresponsabilisation ne mène en aucun cas à l'annihilation d'une quelconque responsabilité, mais au déplacement de celle-ci dans les mains d'autrui!

Principe d'idée intersubjective

Un soir, dans une grosse soirée à la discothèque du coin, Mathias, bien dans la vibe, pense à quel point il est bien à bouger la patte sur la piste ce soir-là.

Il pense au fait que sa greluche de femme, comme il aime à l'enrichir, l'a quitté il y a de ça six mois et a perdu devant le juge. Que son chat qui avait disparu depuis deux semaines est réapparu ce matin, et que son tortionnaire de chef, qu'il supporte depuis bien trop longtemps, prend enfin sa retraite en fin d'année.
Bref, il est bien là, notre Mathias !

Non loin de là, le Dédé, son poto de longue date, tout aussi débridé de ses soucis par l'ambiance sur la piste, pense à la chance qu'il croit avoir, découlant du retour de son ex, qui elle est revenue avant-hier après trois semaines de séparation.
À son ficus, qui enfin, s'est fait lâcher les couilles par les cochenilles après six mois de guerre génocidaire à coup de substances peu orthodoxes, et aux cinquante balles qu'il a gagnés cet après-midi en grattant le hasard au PMU en bas de chez lui.

Dans cette danse désordonnée où chacun ne regarde en définitive que ses pieds ou le plafond, de temps en temps, le temps d'un bref instant, des regards se croisent…
Et c'est lors de l'un de ces instants que les regards de nos deux guelus viennent à se croiser.
Leurs simples liens d'affects les font se sentir comme obligés de communiquer ce que chacun vit.
On entendra dans le brouhaha :

«Putain, on est bien ici!» «Ouais, t'as trop raison, on est trop bien ici!»

....ça y est! On est dans l'expression d'une idée totalement inter-subjective!

La soirée de débauche arrivant à sa fin, nos deux protagonistes repartiront chacun de leur côté dans la vie.....
Parce qu'en définitive ils n'avaient aucune raison commune à se sentir bien ce soir-là.

À souhaiter que tout un chacun ait, à ses côtés, une ou deux personnes avec lesquelles il a la possibilité de vivre des moments merveilleux pour au moins quelques raisons communes!

Enrichissement de nos existences

L'enrichissement de nos existences a lieu de deux manières :

Par acquisition pertinente ou par suppression pertinente.

Par acquisition pertinente d'un élément permettant à un ou plusieurs éléments déjà présents de faire valoir une plus-value.

Par suppression tout aussi pertinente d'éléments empêchant l'expression d'une plus-value de la part d'autres éléments en place.

La finitude étant, nos besaces existentielles ne sont pas sans fond. Il en découle que nos possibles d'interaction avec elles sont certes multiples mais limités.
Nous sommes soumis à des lois particulières comme celle qui nous impose qu'il nous est bien plus facile de mettre dans nos besaces que d'en retirer quoi que ce soit.

Naturellement nous sommes poussés par l'envie pour ne pas omettre de les remplir, mais initialement limités par nos seuls moyens naturels ne permettant jamais à nos envies de nous faire négliger nos besoins.

Si, fondamentalement, la nature nous a bardés de l'envie, un truc aussi virulent, c'est pour être sûr que nous répondions à nos besoins essentiels.
Ne pas pouvoir répondre à nos besoins attise plus que jamais nos envies.

Regardez le renard ou n'importe quel autre animal qui a faim depuis plusieurs jours. Ce genre de frustration naissant d'un manque concernant nos besoins élémentaires génère tellement d'envie, que tout animal se verra prendre une proportion de risque excédentaire à la normale.

On comprend dès lors mieux le rôle primordial de l'envie par rapport à nos besoins. Elle est en quelque sorte la seule passerelle vers ceux-ci, au-delà de la raison qui est censée siéger en nous, sapiens.

À cause de l'envie et de ce que nous ont proposé nos sociétés modernes et que nous avons reçu avec si peu de contestation, nous sommes confrontés depuis peu dans l'histoire de notre espèce à une mécanique nouvelle de gestion de nos envies.

La raison est que nos sociétés modernes nous ont convaincus qu'elles s'occuperaient de nos besoins. En contrepartie, elles nous ont construit un monde de monoculture de l'envie (sociétés du loisir).

Il en découle que nos besaces sont déjà pleines à l'enfance. Exclusivement pleines d'incohérences et d'addictions.
Nous n'auront d'autres moyens que d'y entasser toute nouvelle combine que nos sociétés n'ont de cesse de nous pousser à acquérir.
Elles ne seront plus jamais limitées à ne devoir ne plus être en corrélation avec nos besoins, eux-mêmes supplantés par ceux de l'État, de l'empire ou autres systèmes démagogiques dominants en place.

Il en résulte que tout entassement, que je compare à un acte de déresponsabilisation, ne peut exister sans grand dommage.
Nous casserons inévitablement des choses en dessous en mettant même en péril la nouvelle fraîchement acquise.

Mais ce n'est pas grave : une nouvelle est déjà là, qui, soit dis en passant, n'aura d'autre vertus que d'être remplacée très vite par une autre, elle aussi.

Alors, en voulant prendre, dans le cas présent, toute chose en plus dans son existence, sera-t-elle réellement un plus ou s'empilera-t-elle tout bonnement sur ce que l'on avait déjà, sans ménagement, ne nous permettant pas de peaufiner (enrichir) nos existences, mais de faire une forme de perestroïka à chaque fois de celle-ci en n'ayant pas le choix que d'adopter un principe d'entassement, de cumul ?

Pour viser une notion de peaufinage (enrichissement) et non de perestroïka, il est important d'intégrer le fait que notre besace est limitée, que devoir faire de la place est compliqué.
Par conséquent il nous faut être très sélectif sur ce que nous y mettons !

TOUJOURS prévoir une place libre pour toute nouvelle chose qui pourrait être une acquisition pertinente que je nomme une opportunité bienvenue.
Elle est définie comme telle, non pas par une simple envie dénuée de tout rapport à une véritable notion de besoin, mais par un notable besoin de peaufinage de notre existence, passant par une plus-value souhaitée des constituants de celle-ci.

La démarche de peaufinage est aussi primordiale que complexe. Ce qui me fait insister sur le fait que ces choses là devraient être acquises très tôt, parce qu'elles s'inscrivent dans celles qui ne peuvent être acquises qu'en un temps et non en tout temps.

Autonomie

Nous n'avons non pas su être autonome fut un jour, nous l'étions malgré nous !

Aujourd'hui, les différents problèmes venant de nos différentes conditions de servitude devraient, me semble-t-il, nous mener à nous approprier cette autonomie !

Biodiversité

«La nature fait de tout, mais jamais n'importe comment.»

Cela implique que cette biodiversité est d'abord un équilibre dynamique et qu'elle exploite toutes les directions d'un contexte tridimensionnel (volume) mais ne peut en aucun cas occuper toutes les coordonnées (l'espace) dudit contexte.

Agriculture d'aujourd'hui

Nous en sommes arrivés au point où les réglementations étatiques, commerciales, «écologiques» et industrielles qui réglementent l'agriculture d'aujourd'hui, génèrent en définitive une agriculture s'apparentant terriblement à celle des kolkhozes.

On y retrouve bien plus de protagonistes opportunistes qui décident que celui qui travaille la terre, soit le paysan.
S'ensuit généralement un désintérêt de celle-ci... la terre!

Apparemment les extrêmes se rejoignent. Libéralisme et communisme sont en définitive simplement deux idéologies d'État.

Pour tout État le paysan à toujours été et restera la pièce de 5 centimes. La plus négligée, mais paradoxalement la plus importante!

Il est bon de se souvenir qu'avant que l'État n'afflige bien des hommes de ce qualificatif «paysan», dont l'étymologie veut dire «païen», ils étaient tout simplement des hommes libres de penser ce qu'ils allaient faire et de le faire.

Agriculture de demain

L'agriculture de demain non pas pourra, mais devra être instaurée sur des modèles incluant comme facteur prépondérant l'état des sols cultivables. Il s'agit de ne jamais omettre que nos sols contiennent le 80% de toute la biomasse de la planète!

Si nous nous rendons compte aujourd'hui de certains aspects de la biodiversité, on est encore loin d'avoir pondérer à sa juste valeur que la plus grande partie du vivant dont nous avons conscience, les poissons, les oiseaux les mammifères et consort ne représentent qu'à peine 20% du vivant.

Par logique, ces 20% reposent sur les autres 80% et pas l'inverse.

Profit, peur de manquer de…

Dans un monde fini où rien ne se perd, rien ne se crée mais tout se transforme, cela implique que tout vivant à double vocation. Celle d'être nourri autant que celle de nourrir.
Mais pas seulement nourrir des organismes, mais tout autant les principes et les mécanismes de cette nature de l'univers… et donc de notre monde.

Mais globalement pour vivre dans cette nature, il nous a fallu, jusqu'à il y a peu dans l'histoire de notre espèce, impérativement considérer celle-ci comme suit :

« La nature pourvoit depuis toujours
et pour toujours à nos besoins. »

De cette considération, nous n'avons eu le choix que d'apprendre à savoir nous satisfaire de ce qu'elle nous laisse tout les matins et au final d'accepter cette configuration de la nature des choses.

Cette acceptation est pour moi l'expression même des principes du stoïcisme au travers de ce que nous pouvons vivre les pieds dans le sol de cette nature.

Elle nous à aussi permis de développer tout nos procédés d'apprêt pour tous les aliments, qui, à l'état brut, n'étaient pas consommables. Ces différents développements de type empirique ont nourri chez nous de la confiance individuelle et commune.

Individuellement, nous avons irrémédiablement acquis deux confiances de fond indissociables l'une de l'autre.

L'une envers nous, au préalable. Celle d'avoir confiance en notre capacité à nous satisfaire de ce que la nature nous laissera tous les matins.

La deuxième envers la nature qui nous entoure et qui pourvoit depuis toujours et pour toujours à nos besoins.

Ceci posé, je prétends que par la même chronologie qui fait que nous ne pouvons faire la guerre à ce qui nous entoure sans nous la faire à nous-mêmes au préalable, lorsque certaines conditions d'existence ont été acquises pour certains de nos semblables, ils ont, dans un premier temps, perdu la confiance en eux de se satisfaire de ce que leur laisse tous les matins la nature.
En a découlé, dans un second temps, la perte de confiance envers la capacité de dame nature de satisfaire leurs besoins depuis toujours et pour toujours.

De ces deux pertes de confiance est née une peur dont nous avons depuis héritée, la peur de manquer de…

De celle-ci nous avons développé une notion nouvelle : la notion de profit.

« Le profit, part calculable subjectivement, là, non pas pour parer le manque de…, mais la peur de manquer de… »

À partir de cette notion de profit nous avons tronqué certains principes naturels de répartition en nous créant ce que j'appelle des parts déraisonnables établies, uniquement à partir d'émo-

tions, principe que je vois comme antagoniste à celui de parts raisonnables établies à partir de la raison, et donc, dénuées de cette notion de profit.
Il faut comprendre que tout ceci est initialement qu'une réaction instinctive biologique, initiée par des stress multiples.
Ces stress sont le produit de pressions diverses dans la condition générale vécue…
Pression démographique, manque de ressources, changement climatique, épidémies, etc.

Dès lors, sur un plan philosophique, il est important de prendre en considération le fait que si certains de nos semblables ont cédé à leur peur de manquer de…, ils l'on fait plus par principe de cause à effet que par pure choix, puisqu'il s'agissait dans ces premiers moments d'ouvrir une nouvelle voie.

Certains reviendront en arrière plus ou moins rapidement. D'autres, vivant une condition ne justifiant pas ce changement de paradigme, n'ont pas pris le tournant, ou alors, pour certains, que bien plus tard.

Du fait que les émotions, tout particulièrement la peur, soient terriblement communicatives, de plus en plus d'individus prendront ce biais. Ils seront vite happés par un principe de non-retour généré par cette nouvelle façon de se concevoir et de concevoir ce qui nous entoure, une conception basée dorénavant sur la peur de manquer de…

Nous, sapiens de 2025, sommes les héritiers de ce paradigme basé sur la peur et non la confiance. Nous avons, depuis le temps, pu voir et vivre de nombreuses conséquences catastrophiques de ce biais que nous avons pris par simple principe de causalité il y a déjà un moment.

Il serait aujourd'hui peut-être pertinent d'éventuellement reconsidérer intelligemment, par principe de prudence et par choix raisonnable, ce paradigme.

Une reconsidération n'est pas encore un changement factuel des choses, mais l'action de reprendre chaque élément de la condition en question dans les mains et de se poser toutes les questions nous permettant de savoir si nous le gardons, si nous le replaçons à sa place initiale ou ailleurs, dans les mêmes proportions ou pas, etc.

La reconsidération est l'outil nous permettant de faire tendre notre considération de toutes choses au plus près de ce que sont ou sont devenues celles-ci.

«La reconsidération, un outil de choix pour ajuster notre considération!»

La mort de l'être… principe de rationalisation

La mort physique produit la mort d'un vivant et la mort de l'être un mort-vivant. Concept antinomique aux principes d'un monde fini.

Quel est l'apport de chacun de ces produits pour dame nature?

On y reviendra.

La mort physique est la fin du temps imparti à tout être vivant. Elle se fait emboîter le pas par une phase d'entropie, que l'on nomme généralement la décomposition. S'ensuit une redistribution des éléments constituants dans le milieu.

La mort de l'être survient, quand à elle, quand des fondamentaux de ce que l'on est sont occultés, bafoués. Quand l'être est mutilé, amputé de ceux-ci.

Par exemple, quand on demande à un homme de se féminiser pour se conformer aux normes puériles souhaitées, quand une idéologie dominante anéantit tout principe de complémentarité comme celui entre mâle et femelle, quand le sapiens que nous sommes ne pense plus ce qu'il va faire pour ensuite le faire, quand on demande à des parents au quotidien de ne plus être au foyer mais à la chasse au pouvoir d'achat…

Tout ceci pour ne reprendre que quelques exemples cités dans ce livre. Mais accordons nous sur le fait, qu'au final, la liste souscrit a un aspect monumental.

Elle comporte toutes les adaptations que nous avons subies pour coller à un système contre nature (hors-sol), impliquant une rationalisation de tout principe, tout élément, de tout être… alors que nous étions totalement adaptés au système naturel.

La rationalisation de tout principe ou mécanisme induit la réduction de tout être vivant y étant couplé.
On y procède en s'attaquant directement à la complexité de ce vivant, dont découle généralement son essentiel.

Prenons une pomme pour exemple.

Nous avons voulu rationaliser sa culture afin de l'adapter à notre modèle fourmilière imbu d'une prétention productiviste et mondialiste, en privilégiant un mode de reproduction contre nature qu'est le clonage.

La raison première est loin de la volonté de nous adapter à ce que sont les éléments, les principes naturels et leurs mécaniques, mais les adapter à nous et nos principes totalement arbitraires d'adolescents prétentieux.

Donc, nous réduisons la pomme à ce qu'elle n'est pas du tout. Un simple produit «économico-agro-alimentaire».

Établissons au préalable ce qu'est dans les grandes lignes une pomme pour cette nature, ses mécanismes et ses principes.

Quand la nature fait naître une pomme, c'est en devant l'inscrire irrévocablement à l'un de ses nombreux principes, comme celui de proie-prédateur, découlant lui-même d'un principe d'interaction, régi par une mécanique de perte et de gain (ce que l'un perd, d'autres le gagnent).

Il en résulte que cette pomme, tout autant que ses pépins, est

d'abord vouée à nourrir un nombre incroyable d'organismes, de principes et de mécanismes. C'est seulement par ce biais que sa future progéniture pourra être disséminée et sa lignée pérennisée, tout en l'amenant à s'adapter aux conditions globales changeantes en tout temps par le principe de reproduction qu'est l'hybridation (et non le clonage) et de sélection naturelle découlant de celui de proie-prédateur.

Maintenant, regardons ce produit «économico-agro-alimentaire» que nous avons fait de cette pauvre pomme.
C'est un concept totalement contre-nature de ce qu'elle est, définissant un ordre arbitraire des priorités voulues.

Le premier terme, «économico», désigne l'aspect prédéfini portant toutes nos prétentions de profit et que nous n'adapterons en aucun cas.

Le deuxième, «agro», définissant le procédé agricole, s'adaptera par principe de rationalisation, au fur et à mesure des avancées technologiques afin de répondre aux prétentions premières.
Pour bien biaiser encore plus tout cela, il est bon de savoir que cela n'a jamais été un modèle de production qui a défini le modèle de distribution dans nos sociétés modernes, mais totalement l'inverse.
Ce sont les distributeurs qui imposent un modèle de production, qui n'aura de choix, lui aussi, que de faire la course aux technologies dévastatrices.

Le troisième, «l'alimentaire» ... autant partir du principe que l'on s'en fout royalement.
Il deviendra ce qu'il est devenu, du poison!
Oui, notre viande est cancérigène alors qu'initialement elle est censée être pleine d'oméga 3.
Nos fruits et nos légumes sont tout autant du poison sur le plan alimentaire.

Ils sont bourrés de pesticides et d'eau, n'ayant pas, pour la plupart, le quart des éléments nutritifs de leurs semblables ayant poussé «naturellement».

Alors, pour bien comprendre, afin de respecter ce que nous sommes et en faire tout autant pour la nature et ses principes qui nous portent, nous devrions privilégier un procédé d'hybridation pour cultiver nos pommier et autres (nous avec!).

Le premier avantage est que pour obtenir des pommes apprêtables et consommables, il nous faut planter une moyenne de 17 pépins pour que dame nature nous en laisse un consommable.
Les 16 autres seront dédiés à tous les organismes et principes qui permettent au nôtre et à ceux-ci de vivre, donc de produire et nous de nous nourrir.
Ce que la nature est bien faite!

Le deuxième, c'est qu'un principe de reproduction comme l'hybridation, comme expliqué plus haut, permet, par le biais de la création de propriétés émergentes dans nos gènes, aux organismes comme nous et la pomme, de nous adapter aux conditions irrémédiablement changeantes en tout temps.

Conclusion, prêtons donc attention à ne pas cautionner impunément la mort de l'être, ne faisons pas de tout vivant un mort vivant à le spoiler de ce qu'il est.
Sa perte première en sera son autonomie en tant que vivant dont découle la nôtre.

«Mon autonomie dépend de celle de mon voisin.»

P.S. Maintenant, je vous repose la question du début: quel est l'apport d'un vivant mort et d'un mort-vivant pour dame nature?

Un passé digeste

« Tirons des enseignements du passé pour qu'il ne nous en reste aucun regret. »

Une bonne façon de ne plus se sentir la victime de tout événement le constituant et la seule à le rendre digeste.

La guerre

On parle beaucoup d'elle, je dirais même qu'elle fait beaucoup parler d'elle par son omniprésence.
Elle est un sujet philosophique à elle toute seule.

Pour bien des philosophies, comme toutes celles portant un principe de non-violence, au demeurant très théorique, la guerre est une absurdité qui ne devrait être. Par conséquent, il faut la combattre.
Certes avec la non-violence, mais la combattre.

N'est-ce pas l'intention première qui compte?

Ne devrait-on pas ne pas oublier que dans un univers fini toute action, qu'elle soit passive ou active, reste une action impliquant irrémédiablement des réactions?

Ne faudrait-il pas passer, comme bien des fois, par un principe d'acceptation?

Ne faudrait-il donc pas tout bonnement accepter que la guerre, sur un plan biologique, n'est rien d'autre qu'une interaction?

Il nous faut intégrer que le principe d'interaction est à la biologie et à notre univers fini ce que la combustion est au moteur thermique.

C'est lors de toute interaction, que des éléments perdent ce que d'autres gagnent et tout ça dans un univers fini.

Cela implique que chacune des interactions ce doit de s'exécuter pour laisser la place aux prochaines, mais ne doit en aucun cas être verrouillées. Cela en reviendrais au même que d'obstruer le mécanisme de digestion de notre organisme.

Dans un monde fonctionnant par principe d'interaction, toute interaction n'a pour vertu que d'être succédée par une autre. Si on en verrouille une, c'est à un principe de cumul (indigestion) auquel nous aurons affaire dorénavant, avec toutes les conséquences qui en découlent!

J'en déduis que nous aurons par anticipation la possibilité d'éviter certaines interactions (guerres), mais cela ne nous exemptera jamais de la possibilité d'être confrontés à d'autres.
Quand celles-ci sont devant notre porte, il n'est plus le temps aux tergiversations, il nous faut nous y préparer.

Beaucoup de nos États à travers ce monde, pour des principes de colonisation et surtout de suprématie, créent des guerres verrouillées en l'état dans bien des parties de ce monde.
Souvent dans des endroits comme le Moyen-Orient qui sont, de surcroît, des zones que l'on nomme en biologie, des zones de transition. Zones dans lesquelles le taux d'interaction est particulièrement élevé.
Le cumul d'interactions non résolues devient alors vite fastidieux... à tel point de ne pouvoir faire valoir que la résignation face aux conséquences du cumul....

L'action menée par des nations dans des endroits bien loin de chez elles où elles jouent le rôle de belligérantes plus ou moins officielles, ne sert qu'à attiser et entretenir une situation de conflit pour des intérêts qui ne sont que les leurs, au détriment des populations locales et de leurs conditions de vie.

Bien des guerres sont le fruit de nos cautionnements plus ou moins indirects.

« Les guerres sont comme le progrès. Nous ne pouvons pas seuls les arrêter, mais tous les matins, seuls, nous pouvons décider d'arrêter de les cautionner. »

Cela nous permet de les combattre indirectement, sans passivité, mais en redéveloppant notre autonomie individuelle… seule cause de la majorité des guerres modernes, soit, l'anéantissement de cette autonomie par un principe hégémonique, productiviste et consumériste.

Nous avons irrévocablement troqué notre autonomie individuelle contre un monde de fantasme dont nous ne pouvons être que serviles.

Pour finir, la non-violence est comme l'absolu, cela n'appartient en rien à notre monde fini ici-bas. Aucune action, qu'elle soit passive ou active, n'a pas de conséquence impliquant une forme ou une autre de violence.

Fukuoka nous propose une chose intéressante.
Partant du postulat que nous ne pouvons rien faire sans conséquence, il nous propose de tous les matins commencer notre journée en nous demandant dans un premier temps ce que nous commencerons d'abord par ne pas faire, à l'inverse de l'enseignement que nous avons pour la plupart d'entre nous reçu, qui est de faire, faire, toujours en faire trop sans nous placer face aux conséquences, et au final, nous ramassons celles-ci à la pelle.

Très rapidement dépassés, nous ne pourrons faire face à la situation qu'avec seule, la déresponsabilisation amenant elle-même son propre paquet de conséquences en cumul.

Amour et autorité

Pour moi, l'amour n'est pas absolu, il est toujours dépendant d'un conditionnel. Nous ressentons, certes, un absolu au travers d'un amour vécu, mais cela reste un ressenti.

Un ressenti étant totalement subjectif, il est très compliqué à formuler parce qu'il est l'expression de sentiments en nous.
Il répond à la question: Comment vit-on un amour en question?

Nous pouvons plus aisément formuler des réponses à la question: Pourquoi aimons-nous notre compagne, notre enfant, notre parent ou autre?

Cette dernière question nous permet de cerner ou d'établir les raisons pour lesquelles nous aimons ceci ou cela, ce qui implicite des raisons pour lesquelles nous n'aimerons pas.

À nouveau, la raison institue des limites, un cadre!

Ce cadre est défini par des limites qui sont nôtres ou celles d'autrui, et se doit d'être exprimé avec conviction et défendu par principe d'autorité.

On connaît tous l'expression:

«Elle se comporte vraiment comme une mère poule!»

Cette expression reflète deux aspects, celui d'une maman très attentionnée ou celui d'une maman trop attentionnée, soit une ma-

man faisant démonstration d'un amour inconditionnel et dénué d'autorité envers ses enfants, au point d'en venir, sans se rendre compte, à cautionner le mal-être de ceux-ci.

Les conséquences de ce type de cautionnement sont catastrophiques et affligeantes pour nos enfants. La plupart du temps, occultées, parce que bien trop souvent, découlant non pas de ce que l'on ignore, mais une fois de plus, de ce que l'on sait que trop bien.

Ce déni est motivé par la culpabilité découlant de tout ce que l'on sait que trop bien et à quoi nous n'osons nous confronter par manque de confiance en nous.

Ce manque de confiance est l'héritage d'un monde dans lequel on a banni tout principe de reconnaissance pleine, remplacé par un principe de p'tits su-sucres que représentent globalement notre pouvoir d'achat et tout produit de consommation d'aujourd'hui.

Autorité

«Rigueur et justesse donnent sens à toute autorité.»

Considération a minima

À ne pas considérer a minima toute chose pour ce qu'elle est fondamentalement, nous finissons bien souvent par ne pas sauver ce que nous avions pourtant la prétention de vouloir sauver.
Sans oublier tous les dégâts collatéraux inhérents à cette surprétention.

Besoin VS déni

« Ne cherchons pas à faire boire celles et ceux qui nous disent par déni ne pas avoir soif.
Assurons-nous tous les matins d'avoir un bassin plein d'eau à disposition pour que l'un ou l'autre puisse venir y boire si le besoin l'y incitait, ce qui arrivera irrévocablement. »

Le poids du temps

Il y a bien des conditions où l'on dit se sentir pressé par le temps, une expression laissant transpirer une impression de poids sur les épaules que le temps nous infligerait.

Laissez moi imager la scène qu'il me plaît de vous servir:

J'aime l'image d'une brindille se déplaçant sur un magnifique cours d'eau tout paisible, ressemblant à un miroir fait de nacre dans lequel se reflète le bucolique de l'existence.

Il n'y a que si la brindille n'accorde pas sa vitesse à celle du cours d'eau que le miroir en question s'altère.
Dès lors le temps nous pèse et le bucolique de l'existence se trouble!

Accordons au plus juste notre vitesse à celle du cours d'eau... le poids du temps n'en sera qu'allégé et la vie plus belle!

On meurt seul et nu

« On naît tout seul et tout nu... on meurt tout seul et tout nu ! »

On va, par ce postulat, développer un rapport évolutif à l'autre.

Au départ, nous naissons malgré nous seuls et tout nus. Nos parents, notre société, les principes de dame nature et de ses lois, devront nous offrir l'hospitalité et nous habiller pour nous rendre aptes à vivre la vie.

Cet habit est fait de pragmatisme, d'humilité, d'enseignements, de confiance en soi et en ce qui nous entoure, de sens et de valeurs morales, etc.
Mais ceux-ci nous habilleront aussi de leurs peurs, leurs émotions et leurs affects.

La venue de notre mort devrait nous inciter en fin de course, à ne pas oublier de nous déshabiller pour nous présenter à elle. Parce qu'elle n'emporte de nous que notre corps physique.

Nos biens matériels, les attentes d'autrui, leurs émotions, leurs a priori... resterons.

Dépatouillons-nous de ceux-ci pour nous présenter à elle !

Et pour ceux qui restent, soyez un tantinet respectueux pour dire ce que vous estimez devoir dire du vivant de vos congénères ou

taisez-vous à jamais et laissez vos proches se retirer honorablement en fin de course s'ils le souhaitent.

Gardez vos rancunes et vos frustrations pour vous, tirez en un enseignement pour ne pas en garder des regret.

La fin

Bien évidemment, je ne vais pas vous narrer la fin du monde. Mais on arrive tranquillement à la fin de cet essai et je me dois de vous faire part d'un aspect plus intime de ma pensée, qui est le but de ma vie en tant qu'homo domesticus que nous sommes devenus récemment.

Toute domestication réduit l'être vivant à développer des comportements totalement puérils. Par conséquent, celle-ci produit de l'irresponsabilité en masse.

Or, il me semble, après tant d'années passées à observer la nature, que si tous les représentants du vivant font démonstration de spécificités propres, nous démontrons ardemment celle de pouvoir agir aussi bien dans le sens de la nature des choses que de façon contre nature, et cela en toute conscience.

Alors, comme j'estime que nous sommes une espèce ayant une relation toute particulière avec la notion de choix, je crois[3] intimement que le but salvateur de notre espèce homo domesticus est de faire la démonstration d'agir dans le sens de la nature des choses par choix responsables et raisonnables, réhabilitant une notion de prudence.

Pour les philosophes aguerris, cette «notion de choix» reste à développer.

---

3 Croire : tenir compte de…

Commençons par un constat.

Nous avons plus une faculté de distinction et d'identification des choses à choisir que celle de réaliser directement tout choix entre celles-ci.

Nous pourrons constater souvent avoir choisi par faiblesse ou impondérable émotionnel à l'envers du bon sens.
Bon sens, qui pourtant, nous édictait ce qu'au préalable, nous avions identifié et distingué par le biais de notre raison.

Maintenant, pour fixer un cadre à cette notion de choix, je dois préciser qu'elle s'inscrit pour moi dans un principe de déterminisme et non de prédéterminisme. N'incluant, par conséquent, pas de « libre arbitre » en soi, mais plus exactement un principe de causalité dont nous faisons partie intégrante.

« Nous sommes autant le produit de causes que la cause même de produits à venir. »

En tant que cause, nous sommes sous l'influence de nos émotions, qui sont le produit de différents stress que nous vivons, à vivre ce que sont fondamentalement les choses, les principes et les mécanismes.
Ces émotions, qui ont la faculté de nous influencer aussi bien de façon contre-productive que l'inverse, peuvent être gérées a minima par la raison qui nous habite et dont je n'ai de cesse de parler afin de la réhabiliter dans nos consciences.

Par la lorgnette du stoïcisme, la notion de choix se résume à un principe d'acceptation que nous n'avons pas toutes les manettes de toute situation vécue, même peu.

Ce qui implique que nous en avons quand même dans toute situation, mais uniquement celles du rôle qui nous a été distribué.

Vouloir s'évertuer à tirer les manettes que nous n'avons pas en main, perturbe celui qui les a, et pendant ce temps, on ne joue pas son propre rôle.

Quand on n'a pas la notion de choix possible (les manettes), nous reste celle de l'acceptation.
Base même du stoïcisme!

Illustrons ceci:

Dans une pièce, quand un acteur, pourtant dûment choisi (sélectionné), s'évertue à jouer par procuration le rôle d'un autre au lieu de jouer le sien, il ne pourra pas attendre autre chose que d'être finalement évincé de cette pièce.
Une pièce pourtant commencée sans nous et pouvant très bien finir sans nous si nous nous évertuons à la remettre en question de façon prétentieuse.
Une façon nous exemptant d'avoir prévu nous-même un principe de fin raisonnable, en développant de manière déraisonnable des concepts de fin faits d'absolu, comme ceux de notre existence!

N'oublions pas que nous avons un rôle qui nous a été distribué, et non arbitrairement comme ceux que l'on peut se confectionner de façon individualiste, nombriliste et égocentrique.

Ce travail n'aurait jamais existé sans les deux muses de ma vie que sont Sylvie et Barbara… et les deux plus belles de mes constructions, mes fils Léo et Lucien.

«Que le temps qui vous est imparti
vous soi a minima digeste.»

Je vous aime!

Principes et citations de cet essai:

« Le respect de moi-même par le plaisir d'œuvrer. » [4]

« Penser à soi (plaisir) afin de mieux penser aux autres. » [5]

« Aucun cri dans la forêt n'est dénué de cause. » [6]

« C'est notre propre finitude au sein d'un univers de finitudes insaisissables qui nous fait vivre une impression d'absolu.
Vu qu'une impression ne peut-être que subjective, nous devrions pas oublier qu'une impression ne peut-être raison. » [7]

« Quand on dénue un rêve de ses idéaux, il nous reste l'accomplissement d'un projet et tout ce qui en découle de jouissif.
Quand on dénue un fantasme de ses idéaux il ne reste rien. Le fantasme n'est qu'idéal/s » [8]

---

4 Page 11
5 Page 15
6 Page 16
7 Page 21
8 Page 23

« Tout chemin de compréhension (de raisonnement) nous donne la possibilité de ne plus être sous l'influence totale de nos émotions. » [9]

« Pour choisir au mieux entre ceci ou cela, il nous faudra au préalable connaître au mieux ceci et cela ! » [10]

« L'amitié ne peut se vivre que dans la promiscuité et l'acceptation de celle-ci. » [11]

« N'oublions pas, la maman, est le centre de tout foyer ! » [12]

« La vie est tout au plus un temps qui nous a été imparti. » [13]

« La mort, c'est juste la fin qui justifie ce temps fini qui nous est personnellement imparti. » [14]

---

9 Page 25
10 Page 25
11 Page 26
12 Page 29
13 Page 31
14 Page 31

« Le couple est au foyer ce que le foyer est à la pérennité de notre espèce: il en est le souverain. » [15]

« Tout enseignement a plus vocation à nous secouer qu'à nous brosser dans le sens du poil » [16]

« Le micro-onde n'a de raison d'être que dans un monde mal agencé. » [17]

« Quand toute servitude se lit "Liberté" ! » [18]

« Qu'est devenu l'opportunisme aujourd'hui quand toute opportunité n'a vocation qu'à être supplantée par une autre ? » [19]

« Toute chose n'est utile qu'à son but. » [20]

15 Page 35
16 Page 38
17 Page 39
18 Page 47
19 Page 59
20 Page 60

« La nature fait de tout, mais jamais n'importe comment. » [21]

« Le profit, part calculable subjectivement, là, non pas pour parer le manque de..., mais la peur de manquer de... » [22]

« La reconsidération, un outil de choix pour ajuster notre considération ! » [23]

« Mon autonomie dépend de celle de mon voisin. » [24]

« Tirons des enseignements du passé pour qu'il ne nous en reste aucun regret. » [25]

« Les guerres sont comme le progrès. Nous ne pouvons pas seuls les arrêter, mais tous les matins, seuls, nous pouvons décider d'arrêter de les cautionner. » [26]

---

21 Page 68
22 Page 72
23 Page 74
24 Page 78
25 Page 79
26 Page 82

« Rigueur et justesse donnent sens à toute autorité. » [27]

« Ne cherchons pas à faire boire celles et ceux qui nous disent par déni ne pas avoir soif.
Assurons-nous tous les matins d'avoir un bassin plein d'eau à disposition pour que l'un ou l'autre puisse venir y boire si le besoin l'y incitait, ce qui arrivera irrévocablement. » [28]

« On naît tout seul et tout nu... on meurt tout seul et tout nu ! » [29]

« Nous sommes autant le produit de causes que la cause même de produits à venir. » [30]

27 Page 85
28 Page 87
29 Page 89
30 Page 92

Table des matières

Préface....7
Préambule....9
Fondements de ma philosophie....15
Le bonheur, un équilibre global....19
La sagesse....20
Absolu....21
Finitude VS absolu....22
Rêve et fantasme....23
Cadre vertueux de l'idéalisme....24
Apprivoiser ses émotions....25
l'amitié....26
Croyance et religion, tradition et culture....27
Les civilisations....29
La vie… la mort....31
Le démantèlement des foyers....34
Nos inquiétudes face à l'oisiveté....37
Agencement de nos existences....39
La naïveté de l'enfance VS adulte puéril....40
Idée insupportable....44
Un temps pour tout....45
Une condition de misère....47
Humilité, mère des vertus....48
Espoir....50
Temps et matériel....52
Concept de remise en place....54
Inertie....57
Politique et philosophie....58
Opportunisme d'aujourd'hui....59

Concept d'utilité 60
La primauté de l'énoncé 61
Principe d'idée intersubjective 62
Enrichissement de nos existences 64
Autonomie 67
Biodiversité 68
Agriculture d'aujourd'hui 69
Agriculture de demain 70
Profit, peur de manquer de 71
La mort de l'être… principe de rationalisation 75
Un passé digeste 79
La guerre 80
Amour et autorité 83
Autorité 85
Considération a minima 86
Besoin VS déni 87
Le poids du temps 88
On meurt seul et nu 89
La fin 91
Principes et citations de cet essai 95